

cabre et se renverse, fait un dernier bond et tombe à terre avec son cavalier.

Le Brabançon, accablé par le poids de ses armes et de son cheval, fait des efforts inouis pour se dégager ; appuyant son bras puissant sur la terre, il rassemble ses forces et veut arracher son pied qui n'a pu vider l'arçon ; le coursier bardé de fer est couché sur lui ; tous ses efforts sont vains et une horrible douleur le fait pâlir. Vaincu par la souffrance, il appelle ; sa voix s'échappe avec effort à travers son heaume abaissé ; la voix du héros parvient jusqu'aux Bourguignons , mais ceux-ci hésitent, reculent et le laissent entre les mains des assaillants.

Traître jusqu'au bout, le Grand-Chanoine (1) fait passer et repasser sa monture sur le guerrier qui ne peut plus se défendre et qui s'évanouit. Le sire des Baux, que la postérité puisse flétrir son nom comme celui de son compagnon, met pied à terre, et, au lieu d'épargner le vaincu tombé ou de le percer de son épée, de sa masse d'armes qu'il tient à deux mains, il frappe le mourant à coups redoublés, tant que le casque épais soit aplati, que la tête soit écrasée dans son enveloppe de fer et que l'âme du vaillant homme de guerre ait quitté son corps mortel pour s'envoler au sein de Dieu.

A cette vue, à ce crime, les Bourguignons s'épouvantent et se replient. Le comte de Gênois et Hugues, son oncle, qui conduisent les deux ailes de l'armée, se portent rapidement en avant avec les troupes légères et cherchent à cerner l'ennemi. Les Bourguignons découragés se dispersent. Les uns sont faits prisonniers, d'autres mettant leur salut dans une prompte fuite, essayent de gagner leurs retranchements ;

(1) Le Grand-Chanoine, (Alphonse d'Espagne), avant de commander les *Compagnies* avait été effectivement chanoine et archidiacre à Paris.